



PETENA MERIEM

(LA GUERRE DE MARIE)

Le récit qui va suivre n'a qu'une médiocre importance historique et il n'a d'intérêt que comme étude de mœurs kabyles ; nous ne nous en sommes pas moins attaché à reproduire les faits avec une scrupuleuse exactitude, tels qu'ils nous ont été racontés, après les avoir contrôlés avec soin.

Il y a un peu plus de soixante ans, il y avait au village des Aït ou Alban, dans la tribu des Mecheddala (1) une jeune femme d'une beauté merveilleuse, appelée Meriem bent Dahman ou Amar ; elle était si belle que les hommes qui nous ont dit l'avoir connue n'ont pas trouvé de meilleure image, pour nous exprimer leur admiration, que de la comparer au soleil. Elle était mariée à un nommé Aoudia ou Mohamed, d'Imahmouden, mais comme elle n'avait pu s'accorder avec son mari, elle avait quitté le domicile conjugal et elle habitait chez son père.

Le nommé El-Hadj Sliman ou Dris (2) personnage important du village des Oulad Ali ou Temim, en devint éperdûment

(1) La tribu des Mecheddala est sur le versant sud du Djurdjura. Elle s'étend du Tamgout Lalla-Khedidja à l'oued Sahel.

(2) El-Hadj Sliman ou Dris a été notre premier caïd des Mecheddala après la soumission de la tribu ; il est mort le 18 août 1855.

amoureux et il résolut de mettre tout en œuvre pour arriver à l'épouser.

Il y avait à cela plusieurs obstacles : d'abord, Meriem était encore en puissance de mari, et il fallait obtenir de ce dernier qu'il la divorçât ; ensuite, et ce n'était pas la moindre difficulté, El-Hadj Sliman ou Dris était le chef du sof des Oulad Msellem, tandis que le père de Meriem et son mari appartenaient au sof des Oulad Naceur (1) et une alliance recherchée dans ces conditions avait peu de chances de réussite.

El-Hadj Sliman ou Dris employa comme négociateur, pour arriver à ses fins, un homme de son sof, nommé Saïd Goudjouadi, qui habitait le village des Aït ou Alban. Comme nous venons de le dire, la mission dont il s'était chargé était délicate, car si le mari se fût douté que Meriem était recherchée par un des chefs du parti ennemi, il n'eût jamais consenti à lui rendre sa liberté, ou du moins il eût fait payer un haut prix un acte qui devait porter atteinte à l'amour-propre de son parti.

Saïd Goudjouadi montra, dans cette circonstance, tout son savoir-faire ; mais, tout en faisant les plus louables efforts pour faire donner Meriem à son ami, il en devint lui-même amoureux, si bien que quand il eut obtenu le divorce qui la rendait libre, il ne trouva rien de mieux que de la garder pour lui. Il se fit fiancer avec elle et il fit parler la poudre en son honneur, action qui était un défi lancé à quiconque oserait prétendre à sa main.

On conçoit aisément quelle fut la colère d'El-Hadj Sliman ou Dris quand il apprit la trahison de Saïd Goudjouadi ; il ne pouvait croire que Meriem préférât réellement à un homme de son importance, à un chef de sof, un simple fellah comme Saïd Goudjouadi et il fit dire aux Aït ou Alban de lui amener cette femme, s'engageant, si elle renonçait publiquement à lui, à renoncer également à elle et à l'oublier. La coutume kabyle veut qu'une femme qui a déjà eu un mari ne puisse être remariée

(1) Ces deux sofs, qu'on retrouve encore aujourd'hui, ont toujours été acharnés l'un contre l'autre ; ils divisent chaque village des Mechaddala en deux partis à peu près égaux.

sans son consentement. El-Hadj Sliman ou Dris entrevoyait sans doute encore là un moyen d'écartier celui qui était devenu son rival.

Les Aït ou Alban acceptèrent cette proposition. Meriem fut amenée sur un mulet aux Oulad Ali ou Temim, et là, devant la maison d'El-Hadj Sliman ou Dris, elle déclara fort nettement qu'elle ne voulait pas de ce dernier pour mari. Il n'y avait plus à douter, Meriem n'avait décidément pas été séduite par la richesse et la puissance du chef du sof des Oulad Msellem.

Après cette humiliation publique, El-Hadj Sliman ou Dris ne songea plus qu'à tirer vengeance de ses ennemis ; pour cela, il devait commencer par se créer un parti pour l'appuyer. Saïd Goudjouadi étant, comme lui, du sof des Oulad Msellem, c'était donc le sof des Oulad Naceur qui pouvait faire pencher la balance et c'était là qu'il fallait recruter des partisans. Il réussit, par l'intermédiaire de Derbal ou Zennouch, un des chefs de ce parti, à mettre dans ses intérêts la majorité des Oulad-Naceur. Saïd Goudjouadi avait le plus grand nombre de ses adhérents dans les Oulad Msellem. L'alliance conclue par El-Hadj Sliman ou Dris fut consacrée par un immense kouskoussou auquel prirent part les Beni-Ouakour, petite tribu voisine des Mecheddala.

Quand il se crut suffisamment fort, El-Hadj Sliman exécuta le plan de vengeance qu'il avait arrêté dans son esprit.

Le mercredi était le jour du marché des Mecheddala, et il était d'usage que tout le monde assistât à ces réunions, qui étaient autrefois autant politiques que commerciales ; certains kanouns prononçaient même des amendes contre ceux qui, sous le prétexte qu'ils n'avaient rien à vendre ni à acheter, ne se rendaient pas sur le marché de la tribu. Les marchés kabyles étaient bien un terrain neutre où les gens de tribus ennemies pouvaient se rencontrer ; mais cette neutralité n'était pas toujours respectée, et comme on s'y rendait généralement en armes, chaque parti était bien aise d'avoir tout son monde au complet, pour le cas où une querelle, souvent futile, amènerait une bataille.

Un mercredi donc, El-Hadj Sliman ou Dris se rendit furtivement au village des Aït ou Alban au moment où tout le monde

se trouvait au marché et il se présenta à la maison de Dahman ou Amar ; il avait eu soin de s'armer d'un pistolet et d'un sabre. Meriem était prosaïquement occupée aux travaux du ménage ; elle était en train de battre le beurre dans une peau de bouc qu'elle roulait et pétrissait sur le sol. El-Hadj Sliman ou Dris surgit tout à coup devant elle et, sans prendre le temps de lui reprocher sa conduite, il lui tira un coup de pistolet qui l'atteignit au sein, puis il lui envoya un coup de sabre qui lui coupa tous les doigts d'une main. Comme bien on pense, Meriem avait appelé à son secours, mais quand on arriva, El-Hadj Sliman ou Dris était déjà loin et on ne put l'atteindre.

Meriem guérit de ses blessures et, chose qu'on croira difficilement, malgré les preuves d'amour qu'elle avait données à Saïd Goudjouadi, celui-ci ne montra plus nul empressement à l'épouser et ne l'épousa même jamais. Peut-être cette marque d'indifférence était-elle à l'adresse d'El-Hadj Sliman ou Dris et voulait-il faire voir à ce dernier que cette femme, qu'il avait tant désirée, lui, Saïd Goudjouadi, la dédaignait. Les Kabyles sont raffinés en fait de vengeance et de point d'honneur.

Il est vrai que Meriem était maintenant estropiée ; il est vrai que Saïd Goudjouadi était devenu l'oukil de la maison de Dahman ou Amar et que Meriem passe pour avoir été sa maîtresse, circonstance qui rendait son renoncement moins pénible, mais aussi moins méritoire.

L'odieux attentat commis par El-Hadj Seliman ou Dris alluma la guerre civile dans les Mecheddala, mais pendant une certaine période, on fut, si nous pouvons nous servir de cette expression, en état de guerre, sans que les hostilités eussent encore commencé. Saïd Goudjouadi s'occupa, pendant cette période de transition, de jouer quelques bons tours à El-Hadj Sliman ou Dris et à ses partisans.

Les Cheurfa, petite tribu voisine des Mecheddala, avaient eu un des leurs tué quelque temps auparavant et l'auteur du crime était resté inconnu ; Saïd Goudjouadi leur fit croire que le meurtrier était un homme du sof des Oulad Naceur et il leur conseilla d'en tirer vengeance. Il amena un jour quelques individus des Cheurfa pour tendre une embuscade sur la route qui

conduit des Aït ou Alban au village des Beni-Hammad ; le nommé Moussa ou El-Hadj, de la famille de Derbal ou Zennouch, que son mauvais destin conduisit sur cette route, fut tué et les Cheurfa rentrèrent chez eux en tirant des coups de fusil en signe de triomphe. Ils avaient mis à mort un homme, sans doute parfaitement innocent du meurtre qu'ils voulaient venger, mais l'honneur de la tribu était satisfait, et cela leur suffisait.

El-Hadj Sliman ou Dris avait des troupeaux et des cultures dans le pays des Hanif, sur la rive droite de l'oued Sahel, et il y avait fait construire un azib pour abriter ses khammès et son bétail. Saïd Goudjouadi persuada aux gens de l'Ouennour'a et aux Beni-Mançour que cette proie était bonne à prendre et facile à saisir ; ceux-ci tombèrent un beau matin sur l'azib, tuèrent deux des khammès d'El-Hadj Sliman et emmenèrent tous ses bestiaux.

Ces faits servirent de prélude à des événements plus graves.

Cependant, El-Hadj Sliman ou Dris n'était pas satisfait de lui-même ; il n'avait pas réussi à tuer Meriem, bien qu'il eût fait de son mieux pour cela, il lui fallait une vengeance plus complète. Le sof ennemi lui avait ravi la femme qu'il aimait, il fallait donc, pour qu'on ne pût lui reprocher d'avoir manqué de nif, qu'il enlevât lui-même une femme du parti ennemi, qu'il infligeât à ce parti la peine du talion.

Il y avait au village des Oulad Ali ou Temim une jeune fille très jolie qu'on appelait Mira bent ou Chelli ; elle était presque aussi jolie que Meriem elle-même et El-Hadj Sliman la jugea à sa convenance pour l'exécution de son projet. Il l'enleva donc, avec ou sans son consentement et il la conduisit aux Beni Mançour, chez des gens de son parti. Quelques jours après, bravant ouvertement le sof de Saïd Goudjouadi, il ramena Mira chez lui en grande fantasia et avec force coups de fusil et il l'épousa contre la volonté de ses parents.

Cette fois, la guerre devenait inévitable, et dès le lendemain une grande bataille eut lieu entre les sofs. Au point du jour, El-Hadj Sliman ou Dris, qui avait rassemblé tout son monde pour la noce, aux Oulad Ali ou Temim, marcha sur les Aït ou Alban.

et il défia les gens de ce village d'oser sortir pour combattre en rase campagne.

Le sof de Saïd Goudjouadi accepta le défi et il se porta à la rencontre des assaillants. Le combat fut long et acharné ; les partisans d'El-Hadj Sliman furent refoulés et ils durent se réfugier dans une enceinte en pierres sèches appelée Ikerban-Ilougan qui servait à parquer les troupeaux, et ils y soutinrent un véritable siège jusqu'au coucher du soleil. La lutte ne cessa que par l'intervention de deux voyageurs des Beni bou Drar qui vinrent à passer par là et qui jetèrent leur anaïa entre les combattants.

Cette bataille peut passer pour une des plus sanglantes qu'on ait jamais vues dans cette région, dans les guerres de tribu à tribu ; les Oulad Naceur avaient trois morts et les Oulad Msellem cinq : le nombre des blessés s'élevait à une centaine pour les deux partis.

On peut trouver surprenant que deux troupes de Kabyles acharnées l'une contre l'autre, qui s'étaient battues une journée entière, se soient arrêtées sur l'anaïa de deux simples voyageurs ; il faut savoir que ces hommes appartenaient à une tribu des Zouaoua, du versant nord du Djurdjura, beaucoup plus peuplée et plus puissante que les Mecheddala, très chatouilleuse surtout sur les questions de nif, et dont ces derniers étaient obligés de subir l'influence.

Ne pas respecter l'anaïa des hommes des Beni bou Drar, c'était donner à cette tribu un prétexte, qu'elle aurait sans doute saisi avec empressement, de venir faire de bonnes razzias sur les territoires des Mecheddala et ceux-ci, déjà assez occupés entre eux, ne se souciaient pas de s'attirer de nouveaux adversaires.

Il faut dire aussi qu'après une journée aussi bien employée, les combattants devaient éprouver le besoin de prendre un peu de repos.

El-Hadj Sliman ou Dris ne se tint pas pour battu et il résolut de porter un grand coup au sof de Saïd Goudjouadi. Avec le concours de son ami Derbal ou Zennouch, dont nous avons déjà parlé, il obtint, à prix d'argent, de la tribu des Beni-Ouakour, la promesse de prendre parti pour lui les armes à la main ; un grand kouskoussou scella ce pacte.

Une quinzaine de jours après le combat d'Ikherban Ilougan, El-Hadj Sliman et Derbal allèrent, avec leur sof, offrir la bataille aux Aït ou Alban, les défiant, comme lors de leur première rencontre, de venir les combattre en rase campagne. Les Aït ou Alban, qui étaient sans méfiance, se portèrent en avant de leur village et engagèrent la fusillade. El-Hadj Sliman avait recommandé aux siens de reculer pour faire croire à leurs ennemis qu'ils battaient en retraite, afin d'attirer ceux-ci à une certaine distance de leur village.

Pendant que ce mouvement s'exécutait, les Beni Ouakour, passant par l'Arba des Mecheddala, en dissimulant leur marche derrière les plis du terrain, s'avançaient, drapeaux déployés, vers les Aït ou Alban ; ils tombèrent à l'improviste sur ce village qui était resté presque sans défenseurs, et ils y pénétrèrent sans rencontrer de résistance. Ils commencèrent par piller les maisons, puis ils y mirent le feu.

Saïd Goudjouadi apercevant l'incendie, accourut précipitamment pour défendre une des fractions dans laquelle l'ennemi n'avait pas encore pénétré et il s'y jeta avec les siens. Cette fraction fut immédiatement entourée par El-Hadj Sliman et les Beni-Ouakour ; pendant ce temps, les gens du sof d'El-Hadj Sliman dans les villages des Oulad Brahim, des Beni Ikhelef, d'Aïach, qui n'étaient pas venus dès le début du combat, accouraient pour prendre part à la lutte et surtout au pillage.

Les Aït ou Alban se défendirent avec courage, mais ils durent céder devant le nombre et ils furent obligés de fuir et d'aller chercher un refuge à Berr'out dans les Beni Ikhelef. Tout fut pillé consciencieusement ou livré aux flammes.

Les fugitifs ne restèrent pas longtemps en paix dans l'asile qu'ils avaient trouvé ; trois jours après la destruction du village des Ait ou Alban, El-Hadj Sliman rénnit de nouveau son sof que le succès avait grossi et il alla attaquer le village de Berr'out. Le sof de Saïd Goudjouadi ne pouvait songer à une résistance sérieuse et il alla chercher un nouveau refuge à El-Mergueb, mamelon escarpé, situé sur la rive droite de l'oued Sahel, près du lit de la rivière, en face du confluent de l'oued Bared. Ce mamelon offrait une forte position défensive ; de plus, les fugi-

tifs avaient la protection de la petite tribu des Beni-Mançour, dont la majeure partie tenait pour eux.

Saïd Goudjouadi groupa autour de lui, à El-Mergueb, une population comptant trois ou quatre cents fusils ; il fit construire des gourbis pour l'abriter et comme on était en hiver, il fit cultiver les terres environnantes et on s'installa en vue d'un long séjour. Il y eut encore de fréquentes escarmouches dans l'Oued-Sahel contre le sof d'El-Hadj Sliman ou Dris, mais elles n'eurent jamais rien de bien sérieux.

Le printemps arriva sur ces entrefaites et une colonne turque qui allait de Constantine à Alger porter le dennouch, vint à passer dans l'Oued-Sahel ; elle était commandée par le bey El-Mamelouk (1). Les Mecheddala d'El-Mergueb, aidés par les Beni-Mançour, intéressèrent à leur sort le chef du goum, qui était Mohammed ben Ahmed el-Aïb, de la famille des Oulad Mōkran, et ils obtinrent, à prix d'argent, que la colonne ferait une démonstration contre les villages du sof ennemi.

La colonne turque alla donc attaquer les villages des Oulad Brahim : ses habitants, ignorant le péril qui les menaçait, n'avaient rien fait pour le mettre en état de défense. L'infanterie monta directement au village pendant que la cavalerie l'enveloppait en prenant le chemin qui va des Oulad Brahim aux Beni Mançour. Déjà les assaillants avaient pénétré dans les maisons et y avaient allumé l'incendie, lorsque le dévouement d'un marabout, nommé Si el-Djilali, vint changer la face des choses. Annonçant aux siens que le village ne pouvait être sauvé que par sa mort, il s'élance résolûment contre les Turcs à la tête de quelques hommes intrépides ; il est tué et décapité, mais son action exalte le courage des Mecheddala ; ils reviennent au combat avec un élan irrésistible et repoussent les Turcs en leur tuant six à sept hommes. Une pluie abondante qui arriva sur le même moment éteignit l'incendie qui dévorait déjà les mai-

(1) Ahmed-Bey el-Mamelouk a commandé à Constantine une première fois de février 1818 à la fin d'août de la même année, une deuxième fois d'août 1820 à juillet 1822.

sons, de sorte que les Mecheddala restèrent persuadés que leur marabout avait fait un miracle.

L'été suivant, une nouvelle colonne turque vint encore à passer et, pour venger l'échec subi par El-Bey Mamelouk, elle attaqua et prit, presque sans éprouver de résistance, le village d'Aourir des Beni Ikhelef.

La situation de la petite population d'El-Mergueb était fort précaire et, pour comble de malheur, elle se vit encore décimer par les maladies et principalement par les fièvres intermittentes. Les Mecheddala avaient planté, dans le lit de l'oued Sahel, des pastèques qui avaient donné des fruits énormes, mais quiconque en mangeait était, paraît-il, atteint par la fièvre. Dans l'espace de deux ans qu'ils séjournèrent à El-Mergueb, ils perdirent 75 personnes (1). La chaleur torride qui règne dans la vallée de l'oued Sahel et la mauvaise qualité des eaux étaient sans doute les causes véritables qui avaient amené cette mortalité.

Loin d'avoir pitié de cette population déjà si malheureuse, El-Hadj Sliman ou Dris voulut profiter de l'état d'épuisement dans lequel elle se trouvait, pour lui porter le coup de grâce. Saïd Goudjouadi avait heureusement eu vent de ce projet et il prévint les Beni-Mançour de se tenir prêts; quand El-Hadj Sliman voulut commencer son attaque, ceux-ci le prirent à revers et le mirent en déroute, après un combat qui eut lieu à Bou-Ilzazen. Les partisans d'El-Hadj Sliman furent poursuivis jusqu'au village d'Aïach.

Cependant des gens du sof des Oulad Msellem qui étaient restés avec Hadj Sliman ou Dris, trouvant que ce dernier s'était suffisamment vengé du dédain que lui avait témoigné Meriem, faisaient leurs efforts pour amener un arrangement; après de longues négociations, les notables des deux partis eurent enfin une entrevue dans laquelle les bases de la paix furent posées de la manière suivante : le passé sera oublié, les morts ne seront

(1) En 1850 et 1851, l'autorité française fit établir au même point d'El-Mergueb, la petite tribu des Beni Aïssi pour les soustraire à l'influence des tribus du versant nord du Djurdjura. Ces populations furent décimées par les fièvres comme l'avaient été les Mecheddala.

pas vengés, tout ce qui a été pris pendant la guerre sera de bonne prise et ne sera pas restitué. Ces conditions ayant été acceptées de part et d'autre, on récita la fateha, on tira des coups de fusil en signe de réjouissance et les gens qui avaient suivi Saïd Goudjouadi rentrèrent dans leurs villages.

C'est ainsi que se termina la Guerre de Marie (*Fetena Meriem*) dont la tradition est conservée dans toutes les tribus du versant sud du Djurdjura.

Les vieillards qui nous ont fait ce récit nous ont affirmé que la famille de Dahman ou Amar avait conservé et s'était transmis de génération en génération, comme souvenir de haine et de vengeance, les doigts de la belle Meriem qui avaient été coupés par El-Hadj Sliman ou Dris et des doigts en argent que Saïd Goudjouadi lui avait fait fabriquer par des Beni Abbès pour remplacer ceux qu'elle avait perdus. Nous avons demandé aux descendants de cette famille de nous montrer ces curieux trophées, mais ils nous ont répondu qu'ils n'avaient jamais existé que dans l'imagination des conteurs. Nous devons avouer que cette réponse nous a causé une déception, car elle nous forçait à renoncer à une des circonstances dramatiques du récit que nous voulions reproduire. Nous n'avons pu nous en consoler qu'en pensant que ces objets devaient bien exister, mais que la famille n'avait pas voulu étaler aux yeux d'un roumi ses secrets les plus intimes; il n'y aurait assurément rien d'in vraisemblable dans cette supposition.

N. ROBIN.

